

ETC



Entre spirituel et politique, Nadia Myre balise son territoire

Chloë Charce

Number 96, June–October 2012

Du spirituel dans l'art

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67033ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charce, C. (2012). Entre spirituel et politique, Nadia Myre balise son territoire. *ETC*, (96), 25–29.

Entre spirituel et politique, Nadia Myre balise son territoire

Détourner les tabous institutionnels du spirituel dans l'art actuel est un pari de taille. Qui plus est, associer spiritualité et pratiques artistiques autochtones sans sombrer dans le cliché et le discours complaisant, dans l'imaginaire et la représentation faussée, en est un plus grand encore. Ce n'est que lorsque nous cesserons de jouer aux cow-boys et aux Indiens qu'une nouvelle histoire pourra prendre place. Celle de la rencontre, du dialogue et de l'échange, portant un regard tourné vers l'avenir. Si la scène artistique autochtone nord-américaine connaît un élan de notoriété depuis plusieurs années, elle mérite sans aucun doute qu'on lui accorde une plus grande visibilité encore. La galerie Art Mûr, qui semble vouloir élargir son mandat et rejoindre la vocation des centres d'art, a contribué à cette reconnaissance avec deux expositions consécutives : *Baliser le territoire / A Stake in the Ground. Manifestation d'art contemporain autochtone*¹, dirigée par Nadia Myre, suivie de *Meditations on Black Lake*², solo de son plus récent travail. Les artistes présentés se donnent le pouvoir de se définir et de circonscrire leur identité dans un désir de partager avec nous leur propre récit.

Baliser le territoire

Comment exprimer la perte de sa langue sans jamais l'avoir parlée; la perte de la Terre de ses ancêtres sans jamais l'avoir foulée; la perte de son identité, donc, en évitant folklore et victimisation ? Dans un contexte colonial, les notions de langage et de territoire sont inéluctablement liées. Avec l'exposition *Baliser le territoire / A Stake in the Ground*, l'artiste-commissaire Nadia Myre choisit des créateurs qui cessent de « jouer à l'Indien³ » pour devenir de véritables « porteurs et transmetteurs de signifiants dans le monde de l'art contemporain⁴ ». Les 25 artistes sélectionnés nous entraînent dans des univers identitaires complexes issus du colonialisme et de métissages forcés. À travers une relecture de l'Histoire et du quotidien, ils et elles affirment leur individualité au-delà d'une vision réductrice. C'est en redéfinissant leur propre histoire que ces artistes signent une sorte de territorialité imaginaire, où le spirituel peut aussi rejoindre le politique et devenir le véhicule de l'identité.

Je ne citerai ici que quelques exemples, révélateurs de ces préoccupations langagières et territoriales dont traite Myre; questions qui rejoignent par la même occasion le « territoire imaginaire⁵ » défini par Guy Sioui Durand, lequel dépasse la notion de frontière physique et transgresse les limites de l'exiguïté culturelle pour en explorer les balises idéologiques et créatrices. L'œuvre de Michael Patten, *Native Beating*, donne le ton général de l'exposition : un bâton de baseball, minutieusement recouvert de perles blanches et rouges, semble être taché de sang. Cette même tache prend aussi la forme d'une carte géographique du Canada. Un jeu de mots entre *beating* et *beading*. Un geste à la fois cynique et politique. Une expression de la confrontation, de la rencontre forcée de deux cultures. À l'opposé de cette démonstration de la violence issue du projet assimilationniste, les peintures de Robert Houle offrent un autre regard sur la question identitaire. Ces abstractions spontanées et colorées, tirées de sa nouvelle série *Abstractions des artefacts* évoquent des éléments de la mythologie autochtone des Saulteaux, des fragments de sa propre culture. Des univers flottants qui témoignent d'une vision holiste du monde, où la figure du chamane, par exemple, émerge du titre et de l'image comme une véritable manifestation du spirituel dans l'art.

Dans l'installation vidéo *dark string repeat* de Greg Staats, une fine ceinture de perles, suspendue, est filmée en temps réel et projetée sur le même mur, créant une surimpression altérée de l'objet. L'image du wampum, symbole de rituel et de prière, s'efface peu à peu pour laisser apparaître un effluve coloré et vapoureux sur la cimaise. Tel un cœur qui bat, ce rang de wampum capte la lumière du projecteur et crée un espace sacré, immatériel, au-delà de ce qui nous est donné à voir. Avec *Letters From Home*, Bonnie Devine invente une écriture sensible du territoire par l'intermédiaire de ses empreintes de verre faites à partir d'un rocher qui porte en lui les blessures d'une terre conquise.

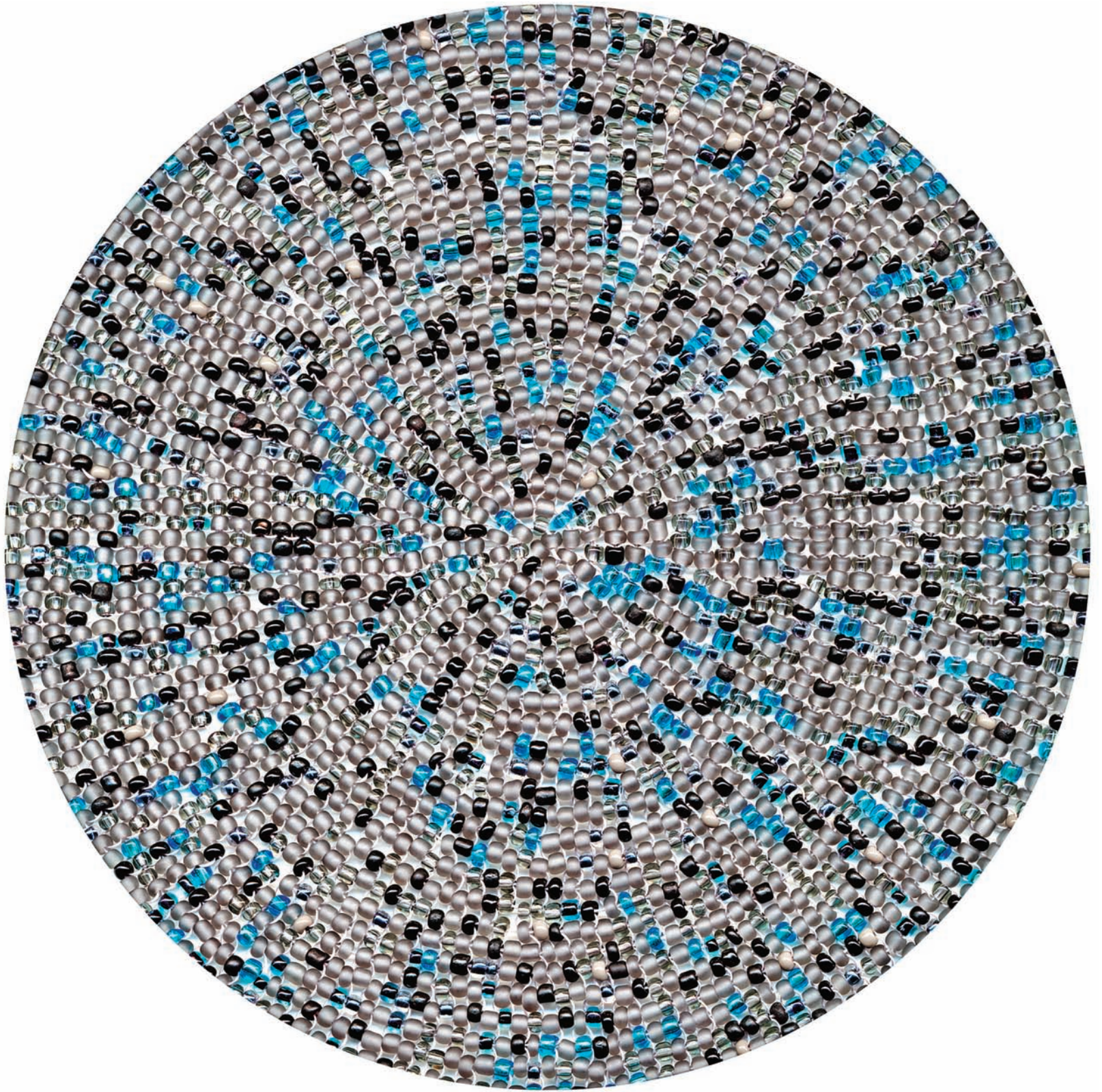
Il est le témoin silencieux des passages successifs des colonisateurs, des ravages écologiques et humains qu'ils ont causés. Les traces de sa présence sont exposées sur des socles de bouleau fixés au mur, comme des objets précieux, des livres dont on ne peut tourner les pages, des fragments de roc figés dans le temps, des blocs de glace qui ne fondent pas. Ces empreintes transparentes et fragiles évoquent une certaine impermanence, la précarité d'un environnement qui tend à disparaître.

Enfin, Nadia Myre occupe une toute petite place dans cette exposition qu'elle a orchestrée avec sensibilité et éloquence. Une œuvre « hors série », en aparté de sa production, qui figure également sur la couverture de sa monographie⁶. Elle est déposée minutieusement dans une vitrine, tel un objet de collection. Avec les mêmes perles de verre utilisées pour *Indian Act* (2000-2003), où elle avait recouvert de perles rouges et blanches les chapitres un à cinq de la *Loi sur les Indiens* (56 pages), l'artiste a imaginé une sorte de cartographie pour illustrer l'article 19, qui permet au gouvernement d'investir, de subdiviser et de transformer le territoire à sa guise, de décider de l'emplacement des routes et d'autoriser à bâtir. Cette petite étude conceptuelle sur la propriété et l'utilisation du territoire par l'État dénonce les cessions forcées et la perte des terres ancestrales. Formellement, elle fait écho à *Native Beating*, située à l'entrée de la galerie. Si le bâton de baseball de Patten est presque *envahi* de blanc immaculé, la carte de Myre est *inondée* de rouge; symbole, peut-être, de la souffrance et du sang versé. Œuvre discrète, mais non moins chargée de sens, *Map for Article 19*, tout comme *Indian Act*, est « la réactualisation d'une pratique spirituelle, un geste politique d'effacement et de réappropriation, et une entreprise de guérison⁷ », pour contrer l'oubli de l'histoire coloniale.

Meditations : pour un culte de la guérison

Le travail de Nadia Myre reflète ce désir de se définir, de s'affranchir du poids de la grande Histoire empreinte d'amnésie culturelle. L'œuvre *History in Two Parts*, un canoë suspendu fait d'écorce de bouleau d'un côté (culture traditionnelle) et d'aluminium de l'autre (monde moderne), est révélatrice de cette réflexion identitaire : la rencontre de deux matériaux opposés, la dualité de deux mondes, la potentielle réconciliation de deux récits dans de nouvelles possibilités d'échange. Par ailleurs, le titre de sa monographie, *En[counter]s*, exprime aussi ce dualisme par le double sens des mots « rencontres » et « à l'encontre de ». Avec *Meditations on Black Lake*, l'artiste poursuit cette même volonté de dialogue à travers un univers plus personnel. Huit tondos pixélisés de teintes bleutées s'apparentent à des mandalas, des profondeurs marines ou des paysages célestes. Huit impressions numériques semblables, mais différentes. Huit titres à contempler, comme les images. Si, de loin, elles ressemblent à des peintures abstraites, c'est de plus près que la subtilité et la finesse des détails nous apparaissent. Faits de perles de verre colorées, enfilées une à une de façon intuitive, intime et organique, ces petits cercles qui tiennent dans la paume d'une main ont été magnifiés par agrandissement numérique.

Avec le projet de longue haleine *The Scar Project*, Myre explorait les thèmes de la douleur, de la blessure et de la guérison à travers l'image de la cicatrice, en invitant les visiteurs à « coudre leurs plaies » métaphoriquement sur des toiles. Depuis 2005, elle est devenue le catalyseur de la souffrance de plusieurs centaines de personnes. Suite au fardeau psychologique induit par ce projet de guérison collective, la série *Meditations on Black Lake* devient un espace de solitude, d'introspection et d'autoguérison. Si le noir, souvent associé à une absence de couleur, est synonyme de mort, de deuil, de vide et d'abysse, il signifie plutôt pour Nadia Myre un espace de réflexion et de connaissance de soi par sa densité et sa profondeur. Ces perles entrelacées, aux « nuances de noir » qui sont aussi des teintes de bleu ou de gris pourraient symboliser autant d'individus, solitaires, mais interreliés. L'exemple de *Political* est aussi éloquent : au cœur de centaines de perles aux tonalités homogènes, une perle



Nadia Myre, *Meditations on Black Lake*, 2012. Vue de l'installation
Photo : Guy L'Heureux.



Nadia Myre, *A Study of Ownership Use and Territory in Relation to Article 19 of the Indian Act: Surrendered Lots 1, 2, 3 and 4*, 2009.
Perles de rocaïlle, fil; 30 x 38 cm. Photo : Guy L'Heureux.



Robert Houle, *Alzarin Parfleche, Fetish, Shaman et Lightbox*, 2011.
huile sur toile; 91 x 61 cm (x 4). Photo : Guy L'Heureux.

verte se démarque. Démonstration de la solitude ou énonciation de la différence, elle semble participer à l'expression d'une « métaphore de la condition existentielle de l'humanité⁸ ».

Sur une table placée au centre de la salle, des ossements sculptés, des fils rouges et des billes agencés sur fond gris constituent un univers intimiste et ludique. Tel un cabinet de curiosités que l'on peut toucher, *Small Objects / Toys Abstractions* présente de petits objets minutieux qui s'apparentent à des jouets traditionnels. Comme des éléments miniaturisés de ses sculptures antérieures, certains ossements ressemblent aux perches de bois de *Grandmothers' Circle* (2002), par exemple; le fil rouge, lui, est de même couleur que celui qui reliait les longues tiges entre elles, dans *The Dreamers* (2007). Si la première est un hommage aux esprits de ses ancêtres maternels, si la seconde honore l'héritage ancestral du pêcheur et du chasseur, ces petits objets-jouets incarnent peut-être une ode à la simplicité et à la candeur du monde de l'enfance...

Conclusion : la voix du territoire, une nécessité intérieure

Si les démarches des artistes cités s'inscrivent sans contredit au cœur des problématiques actuelles de l'art, elles sont aussi corrélatives d'un « entre-deux mondes » : ni tout à fait traditionnelles, ni complètement occidentales. Se tournant vers la puissance imaginaire et spirituelle pour contrer la mémoire de la blessure coloniale, ils et elles manifestent leur identité (ou la perte de

leur identité) en confrontant la menace quotidienne de leur disparition et la conjoncture coloniale encore présente. Comme l'a exprimé Yves Sioui Durand, désormais « on ne peut s'approprier un territoire qu'à condition de pouvoir l'imaginer⁹ ». C'est ainsi que le politique coïncide avec le spirituel et, par extension, converge vers le véritable pouvoir de l'exiguïté.

Enfin, ayant été privée de sa langue et de son territoire, Nadia Myre préfère le geste à la parole. Comme elle, les artistes de l'exposition *Baliser le territoire / A Stake in the Ground* dénoncent une conception rationnelle du langage, source de pouvoir (et d'abus de pouvoir), et privilégient une vision holiste du monde. Ce que Nadia Myre appelle « la voix du territoire¹⁰ », et ce qu'on pourrait qualifier autrement de « géographies intérieures ». Sachant que l'art appartient maintenant au champ de la subjectivité et des expériences sensibles, c'est peut-être en ce sens que l'œuvre de Myre rejoint cette « nécessité intérieure » chère à Kandinsky et aux tenants de l'art abstrait du début du vingtième siècle. Cette volonté de détourner les apparences en puisant à la fois dans l'héritage du monde matériel – celui de ses ancêtres et du monde actuel – et dans les confins de son « territoire imaginaire » pour nous faire découvrir le sens profond des choses.

Chloë Charce

Chloë Charce est titulaire d'une maîtrise en Histoire de l'art et d'un baccalauréat en Arts visuels et médiatiques à l'Université du Québec à Montréal. Elle conjugue ainsi une double vocation entre la théorie et la pratique. Artiste, critique et commissaire de la relève, elle s'intéresse entre autres aux notions d'identité, de mémoire et d'hybridité.

Notes

- 1 L'exposition, qui s'est déroulée du 14 janvier au 25 février 2012, réunissait Sonny Assu, Jason Baerg, Carl Beam, Rebecca Belmore, Kevin Lee Burton, Hannah Claus, Bonnie Devine, Raymond Dupuis, Edgar Heap of Birds, Vanessa Dion Fletcher, Nicholas Galanin, Greg Hill, Robert Houle, Maria Hupfield, Rita Letendre, Glenna Matoush, Alan Michelson, Nadia Myre, Marianne Nicolson, Michael Patten, Arthur Renwick, Sonia Robertson, Greg Staats, Tania Willard et Will Wilson.

- 2 L'exposition *Meditations on Black Lake* s'est tenue du 3 mars au 21 avril 2012.
- 3 Voir Guy Sioui Durand, « Jouer à l'Indien est une chose, être Amérindien en est une autre », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 33, n° 3, 2003, p. 23-36.
- 4 Nadia Myre, « Baliser le territoire / A Stake in the Ground », *Art Mûr - Invitation*, Montréal, vol. 7, n° 3, janvier-février 2012, p. 4.
- 5 Voir Guy Sioui Durand, « Le territoire imaginaire », dans Elisabeth Kaine (dir. de l'édition) *En marge*, catalogue d'événement, Québec, Le Sabord, 1999, n. p.
- 6 Nadia Myre, *Nadia Myre. En[counter]s*, Montréal, Éditions Art Mûr, 2011, 93 p.
- 7 Colette Tougas, « Les choses vraies de Nadia Myre », *ibid.*, p. 18.
- 8 Voir le texte de Rhonda Meier, « *Shades of Black* », *Art Mûr - Invitation*, Montréal, vol. 7, n° 4, mars-avril 2012, p. 12.
- 9 Yves Sioui Durand cité dans « Théâtre - L'imaginaire comme territoire », *Hamlet le Malécite* (2004), www.ondinnok.org/fr/index.php?m=notre-theatre&mm=realisations.
- 10 Nadia Myre, « Baliser le territoire / A Stake in the Ground », *op. cit.*, p. 12.